

## Communication de Madame Catherine Guyon



Séance du 21 octobre 2016



### Le culte de saint Michel dans les trois diocèses lorrains au Moyen Âge

Cette communication est dédiée à plusieurs membres de l'Académie qui portent le prénom de Michel et m'en ont suggéré le titre. Elle prend appui sur un important article que j'ai publié en 2009 dans le volume de mélanges dédié à Michel Bur<sup>[1]</sup>, mais qui a été ensuite prolongé par une conférence prononcée dans l'ancienne abbaye de Saint-Mihiel en 2017 et par de nouvelles recherches menées sur les dévotions et pratiques religieuses dans le cadre de l'ANR Lodocat portant sur l'axe lotharingien et la dorsale catholique. C'est pourquoi le présent texte abordera plus particulièrement les spécificités du culte de saint Michel dans les trois diocèses de Lorraine au Moyen Âge. Nous retracerons les étapes de sa diffusion, puis nous nous attacherons à décrire les sanctuaires et sites michaéliens avant de nous pencher sur la signification de l'archange et la manière dont il est représenté en Lorraine.

#### Les étapes du culte

Saint Michel est d'abord, rappelons-le, une figure importante de l'Ancien Testament et un saint majeur de l'Église. Son nom « Mickaël » signifie en hébreu « qui est comme Dieu ? » (avec un point d'interrogation !). Il s'agit en fait de la réponse qu'il donne à Satan qui, par orgueil, entendait égaler Dieu. Michel est ainsi le pourfendeur des forces du Mal, le chef de la milice céleste, le plus important des sept archanges qui se tiennent en permanence devant le trône de Dieu. Protecteur du peuple d'Israël puis de l'Église, il est réputé intervenir lors de la mort de chaque individu et peser les âmes lors du Jugement dernier.

D'importants lieux de pèlerinages sont placés sous son vocable, à commencer par le célèbre Mont-Saint-Michel en Normandie, mais il est aussi connu dans l'histoire, et surtout en Lorraine, comme l'une des trois voix de Jeanne d'Arc avec sainte Catherine d'Alexandrie et sainte Marguerite d'Antioche.

Dans le monde chrétien, son culte débute en Orient, dans un sanctuaire de la région de Colosses en Phrygie : dès le IV<sup>e</sup> siècle, il serait apparu un 6 septembre (ce jour correspond encore aujourd'hui à sa fête dans les communautés orthodoxes). À la demande d'un saint homme dénommé Archippe, il aurait déclenché un violent tremblement de terre qui ouvrit un abîme dans lequel il aurait précipité les flots de deux rivières que les païens avaient détournées pour inonder les maisons des chrétiens : il acquit ainsi la réputation de maîtriser les « mauvaises eaux » pour sauver les disciples du Christ. Le culte a gagné les milieux hellénisés d'Italie et s'est amplifié après une nouvelle apparition au Monte Gargano dans les Pouilles : le 8 mai 492, muni d'une épée, il se serait manifesté dans une caverne d'altitude à un dénommé Gargon qui cherchait son taureau égaré. Il demanda alors à l'évêque voisin de Siponte qu'on consacra cette grotte au culte chrétien. En témoignage de son passage, il laissa une source, l'empreinte de son pied et son manteau rouge, considéré comme une précieuse relique. L'évêque tarda à accéder à la demande de l'archange qui se manifesta encore à trois reprises, en promettant une victoire éclatante : lorsque la ville de Siponte fut peu après menacée par des ennemis, une secousse ébranla le Mont Gargano, des éclairs surgirent et, le lendemain, un autre orage, plus violent encore, terrifia les assaillants qui s'enfuirent. Une basilique souterraine fut aménagée dans la grotte de l'apparition à laquelle fut adjointe une autre église consacrée le 29 septembre 522 par le pape saint Boniface : c'est le début d'un sanctuaire fréquenté et d'une généralisation du culte de saint Michel en Italie et chez les rois et nobles lombards dont il devint l'un des protecteurs. Il est aussi honoré à Rome où, un 29 septembre, lui fut dédiée une basilique sur la Via Salaria : le 29 septembre s'imposa dès lors comme sa plus importante fête en Occident. Ajoutons qu'à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, le pape Grégoire le Grand (590-610) l'aurait vu apparaître remettant son épée au fourreau au-dessus du mausolée de l'empereur Hadrien pour signifier la fin d'une épidémie de peste qui ravageait la ville : le mausolée, qui a pris le nom de « château Saint-Ange » et fut surmonté d'une statue de l'archange en souvenir de cet épisode, faisait partie du système défensif protégeant le Vatican<sup>[2]</sup>.

La dévotion à saint Michel a gagné vite la Gaule où elle est attestée dès 509 à Lyon. Mais l'évènement décisif a eu lieu en 708 : l'archange se serait manifesté à trois reprises en songe à l'évêque d'Avranches Aubert en lui ordonnant de construire une église sur le Mont Tombe situé dans la baie qui prendra par la

suite le nom de « baie du Mont-Saint-Michel ». D'abord réticent, le prélat finit par accéder à la demande insistante de l'archange qui, pour le punir d'avoir tardé, n'hésita pas à lui enfoncer son doigt dans le crâne. Aubert érigea une église consacrée le 16 octobre – qui devait devenir un autre jour de fête – et fit venir une relique du Monte Gargano, en l'occurrence un pan de son manteau : c'est le début du Mont Saint-Michel devenu le siège d'une abbaye en 966<sup>[3]</sup>.

Dans nos contrées de l'Est, le culte michaélien est assez précoce : à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, à Reims, une tour de la muraille lui est dédiée et, au début du VIII<sup>e</sup> siècle, est fondée en Lorraine la célèbre abbaye de Saint-Mihiel dont le nom dérive de saint Michel. Cette fondation est connue par une chronique problématique à laquelle s'est intéressé Michel Parisse et qui fut analysée par Michèle Gaillard, Monique Goulet et Anne Wagner. La date de 709 avancée dans ce texte est suspecte car trop proche de la fondation du Mont-Saint-Michel, mais les débuts seraient bien dus à un noble lorrain dénommé Vuolfoald, en relation avec les comtes lombards de Bénévent et qui aurait rapporté d'un voyage au-delà des Alpes une relique du Monte Gargano. Il aurait confié cette relique à son chapelain qui, un jour, l'aurait accompagné à la chasse sur les hauteurs de la future localité de Saint-Mihiel. Pour se libérer les mains, celui-ci aurait accroché le reliquaire à une branche d'arbre, puis l'aurait oublié durant quelques heures. Mais, lorsque qu'il est revenu un peu plus tard le récupérer, il ne put y parvenir car les branches s'élevaient au fur et à mesure qu'il étendait les bras, et il comprit que saint Michel voulait être honoré en ce lieu<sup>[4]</sup>. Cette légende, dont on retrouve des éléments similaires dans d'autres récits de miracles de fondation comme pour saint Gorgon à Varangéville, aboutit à la fondation du monastère de Saint-Mihiel qui créa à son tour des paroisses sous le vocable michaélien à Condé-en-Barrois, Tourailles-sous-Bois, Savonnières-lès-Foug, ainsi qu'un prieuré à Mousson (vers 1093) grâce à l'aide du comte Renaud de Bar<sup>[5]</sup>.

La dévotion se propagea parallèlement en Lorraine : l'église de Saint-Michel sur le Saint-Mont à Remiremont, qui a fait l'objet d'un transfert dans la vallée en 889, est certainement plus ancienne. Aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, des chapelles ont été fondées dans les monastères de Gorze et d'Étival, tandis qu'en 971 l'évêque de Toul saint Gérard a consacré l'église Saint-Michel près de Toul et en a fait un prieuré de Saint-Mansuy. Un acte de 1089 mentionne un premier monastère à Montiers-sur-Saulx placé également sous la protection michaélienne<sup>[6]</sup>.

Le culte liturgique s'est amplifié sous les Carolingiens : Charlemagne a favorisé la dévotion aux trois archanges et, lors du concile de Mayence de 813, étendit la fête de saint Michel du 29 septembre à l'ensemble de l'Empire. Cette fête figure ainsi dans le calendrier de Verdun au IX<sup>e</sup> siècle et dans le célèbre sacramentaire de Drogon, évêque de Metz, fils naturel du grand empereur<sup>[7]</sup>.

Même si saint Maurice ou saint Laurent jouaient un rôle de premier plan, le culte de saint Michel, important sous les Carolingiens, le demeura sous les Ottoniens qui accentuèrent son caractère militaire: Otton III s'est rendu en pèlerinage au Monte-Gargano, de même probablement qu'Henri II qui fit réaliser un magnifique autel d'or, considéré comme un chef d'œuvre donné à Bâle (aujourd'hui conservé au musée de Cluny) montrant le Christ, saint Benoît et les trois archanges.

Saint Michel a suscité une abondante production littéraire chez les auteurs proches du pouvoir impérial (Alcuin, Raban Maur...), notamment en Lorraine: Adson de Montier-en-Der, écolâtre à Toul, puis abbé de Montier-en-Der et de Saint-Bénigne de Dijon, le mentionne dans ses écrits hagiographiques et lui consacre des développements dans son *Libellus de Antecristo*. Il rappelait qu'au temps de l'Antéchrist, saint Michel se lèvera pour défendre les élus et vaincre Satan sur le Mont des Oliviers. Smaragde († après 826), abbé de Saint-Mihiel, a composé le *versus sancti michaelis*. Son monastère a ensuite reçu en cadeau un superbe évangélaire (XI<sup>e</sup> siècle), aujourd'hui conservé à la Bibliothèque des facultés catholiques de Lille: il s'agit d'un codex de 254 folios orné de 15 miniatures attribuées à l'école de Reichenau offert par une aristocrate dénommée Irmengarde. L'une des enluminures montre saint Michel jeune et imberbe, vêtu d'une tunique bleue, arborant de grandes ailes, au côté du Christ recevant le manuscrit<sup>[8]</sup>.

La diffusion du culte est en effet surtout assurée par les moines qui mènent aussi un combat spirituel contre le Mal, armés de la prière. Il s'agit de moines irlandais, mais aussi bénédictins comme le montrent les prieurés de Consla-Granville, de Mousson dépendant de Saint-Mihiel, et du Léomont près de Lunéville, relevant de Senones. Il convient d'évoquer aussi le pape saint Léon IX, Brunon de Dabo, ancien évêque de Toul et proche des moines, qui manifestait une dévotion particulière envers l'archange. Cette dévotion pourrait s'inscrire dans une tradition familiale, puisque dans l'enceinte du château de Durrenstein surplombant le village actuel de Walscheid, qui était l'une des résidences des seigneurs de Dabo, se trouvait une chapelle Saint-Michel, et l'un de ses tout premiers gestes au début de son pontificat fut de rendre au Monte Gargano<sup>[9]</sup>. D'une manière générale, les évêques lorrains sont attachés à l'archange puisque des chapelles sont érigées rapidement dans les cathédrales de Metz, de Verdun et de Toul.

À partir des années 1100, le culte, jusqu'alors surtout impérial, se répandit chez les rois capétiens: dès le XII<sup>e</sup> siècle une chapelle Saint-Michel est construite dans le palais de la Cité, tandis que les souverains comblaient de bienfaits le Mont-Saint-Michel après la conquête de la Normandie en 1204: en érigeant

un partie importante des bâtiments, ce qu'on appelle encore aujourd'hui la « Merveille ». Le culte a connu un renouveau sous les Valois aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles : Philippe VI (1328-1350) fit frapper une nouvelle monnaie à son effigie (l'Ange d'or), son fils Jean le Bon fut fait chevalier lors de la fête de saint Michel, Charles VI se rendit en pèlerinage au Mont et donna à l'une de ses filles le prénom de Michelle au féminin, ce qui était peu courant, et dès 1420, Charles VII fit figurer l'archange sur ses étendards avec la devise « il est mon défenseur ». En 1425 la résistance acharnée du Mont Saint-Michel aux Anglais a achevé de faire de l'archange le protecteur de la monarchie française, tandis que l'abbaye de Saint-Denis demeurait aux mains des ennemis<sup>[10]</sup>. Il n'est donc pas surprenant que saint Michel ait joué un rôle essentiel dans la vocation et l'épopée de Jeanne d'Arc, née en Barrois mouvant, sur les marches de Lorraine où l'influence des Capétiens était très marquée. C'est lors des interrogatoires du procès de Rouen que la Pucelle prononça pour la première fois le nom de saint Michel, qu'elle présenta comme le premier des trois voix qui soit venue vers elle alors qu'elle n'avait que 13 ans. Au fil des questions, elle précisa qu'il avait des ailes, se faisait voir et entendre en parlant la « langue des anges », qu'il arrivait dans une grande lumière en compagnie d'autres anges. Elle ne le décrit jamais comme un guerrier mais comme un « prudhomme ». Elle assurait ne l'avoir jamais vu porter une balance (qui dans l'iconographie de la fin du Moyen Âge est souvent son attribut), ni revêtu d'une armure. Si sainte Catherine et sainte Marguerite se manifestaient plus régulièrement, il intervenait de temps à autre, mais ne semblait pas lui donner de conseils sur la stratégie des batailles, même si la délivrance d'Orléans a eu lieu le 8 mai, lors de l'une de ses fêtes (première apparition sur le Monte Gargano). Saint Michel était peu présent auprès de Jeanne prisonnière, puisqu'elle dit ne plus l'avoir entendu depuis son départ du Crotoy en décembre 1430 et, lors du procès de Rouen, elle affirmait recevoir surtout le secours de sainte Catherine et de sainte Marguerite. Lors du bûcher, trois témoins – Guillaume de la Chambre, Pierre Boucher, Jean Massieu – attestèrent avoir entendu Jeanne invoquer à haute voix Jésus et saint Michel. Ainsi l'épopée johannique était marquée du début à la fin par la figure de l'archange qui fait figure de protecteur de la France. Quelques années plus tard, en 1469, Louis XI fonda l'ordre de saint Michel<sup>[11]</sup>.

D'une manière générale, les chapelles michaéliennes se multiplièrent en Lorraine à la fin du Moyen Âge dans les églises de chanoines réguliers (Saint-Remi de Lunéville, Notre-Dame de Ligny-en-Barrois, Sainte-Marie-Madeleine de Verdun) et dans les hôpitaux (Liverdun et Rosières-aux-salines). Beaucoup de fondations émanaient de laïcs comme le bourgeois René Molot à Épinal en 1479, tandis que les artisans et commerçants des villes recherchaient son patronage, même si l'archange semble avoir une place plus réduite dans les

confréries lorraines que dans celles du reste de l'Occident. Il était néanmoins le protecteur des merciers de Saint-Nicolas-de-Port, des tisserands de toile de Bar-le-Duc et des marchands de Metz qui, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, commandèrent pour l'autel de leur confrérie dans l'église Saint-Simplice une nouvelle statue de saint Michel recouverte d'or et de pierreries, et ont obtenu en 1500 d'importantes indulgences<sup>[12]</sup>.

Ajoutons que dans les diocèses lorrains, saint Michel n'est pas associé aux pouvoirs comme il l'est en Normandie et en France. Les ducs de Lorraine préfèrent invoquer saint Georges, puis saint Nicolas et la Vierge Marie. Les comtes, puis ducs de Bar ne s'y référaient pas régulièrement, mais ils étaient avoués de l'abbaye de Saint-Mihiel avec laquelle ils entretenaient des relations privilégiées : Hugues comte de Bar († en 1150) se fit inhumer dans la salle du chapitre de l'abbaye, à la suite de sa mère Gisla ; son fils et successeur Renaud II choisit également de reposer à Saint-Mihiel, de même que Thibaut I<sup>er</sup> († 1214), même si par la suite les princes barrois voudront être inhumés à Saint-Maxe de Bar<sup>[13]</sup>. Après le traité de Bruges (1301), Saint-Mihiel devint le centre politique du Barrois non mouvant, le chef-lieu d'un grand bailliage, une cour de justice qui deviendra permanente au XVI<sup>e</sup> siècle (cf. les Grands jours de Saint-Mihiel), mais seul Édouard III, au début du XV<sup>e</sup> siècle, y frappait monnaie au type de saint Michel : on y voit ce dernier maîtrisant le démon à l'aide d'une grande croix en portant un écu aux armes de Bar<sup>[14]</sup>.

## Lieux de culte et sanctuaires michaéliens

Le prénom Michel, qui n'est pas des plus répandus en Occident, ne l'est pas davantage en Lorraine, puisqu'on ne trouve par exemple qu'une occurrence sur 61 chefs de feux à Châtel (Vosges) en 1458, une sur 61 à Souilly, Ancemont et Dugny (Meuse) en 1469-1470 et 3 sur 178 à Lunéville en 1481, soit 1,6 % dans les 3 cas. Lorsque le prénom est donné, il prend la forme de Michiel ou Micquel, et arrive loin derrière Jean, Pierre, Jacques, Didier, Claude et Nicolas<sup>[15]</sup>. Mais le culte s'exprime surtout dans une cinquantaine de lieux de culte qui lui ont été consacrés dans les trois diocèses lorrains : il s'agit d'abbayes, d'églises paroissiales et de chapelles le plus souvent situées en hauteur. Ce point n'est guère exceptionnel : saint Michel est fréquemment honoré dans des sites aériens comme le montre le Mont Saint-Michel, le Monte-Gargano, le château Saint-Ange à Rome, Saint-Michel l'Aiguille au Puy dressé sur un piton volcanique, Saint-Michel de la Cluse perché à plus de 900 m près de Turin et Saint-Michel de Rouen surplombant la vallée de la Seine<sup>[16]</sup>. Ces sanctuaires d'altitude, et donc plus proches de Dieu, s'expliquent par le rôle éminent de l'archange : d'après le livre de Tobie et l'Apocalypse, il est l'un des sept archanges qui se tiennent en permanence devant le trône de Dieu et interviennent dans la liturgie

céleste. Porteur de l'encensoir d'or, il fait monter de sa main la prière des saints avec la fumée des parfums (Ap. VIII, 3-4). Alcuin, précise que saint Michel était l'intermédiaire privilégié entre la terre et le ciel, chargé de transmettre les prières des hommes à Dieu, de pourchasser le démon et assurer la protection des hommes.

En Lorraine, le premier site de Saint-Mihiel se trouve sur une hauteur dénommée le « Mont Castillon » dans la chronique de l'abbaye ou le « Mont Saint-Michel » dans un acte de Pépin de 755. Ce site s'élève à 180 mètres au-dessus de la Marsoupe – affluent de la Meuse – à 6 kilomètres à l'est de la ville actuelle, et correspond à l'actuelle ferme Saint-Christophe. Mais entre 816 et 824, le monastère a été déplacé dans la vallée par Smaragde : le transfert est justifié dans la chronique par l'inconfort du lieu, tandis que l'abbé y maintient un prieuré, « le vieux moustier », qui conserve une vocation funéraire puisque les fondateurs, Smaragde et des moines y seront inhumés jusqu'en 1098. Il garde les reliques de l'archange : le pan de son manteau et du bois de l'arbre de la légende déjà évoquée sont insérés dans le grand autel. La chronique affirme que les branches qui dépassent de l'autel et produisent des noix sont réputées guérir les malades<sup>[17]</sup>. Néanmoins, le culte de saint Michel y demeure discret et les moines semblent accorder davantage d'attention à d'autres reliques, comme celles de saint Anatole de Cahors transférées du Vieux Moustier à Saint-Cyr et Sainte-Julitte dans la vallée, et celles de saint Callixte déposées au prieuré d'Harréville. Néanmoins, le site n'était pas totalement oublié des religieux qui s'y réfugièrent en 1526 pendant une épidémie de peste. Dom Calmet dans la *Notice de la Lorraine*, précise qu'on y célébrait encore le dimanche et les fêtes. Il explique avoir levé le plan de l'église avec l'emplacement du corps des fondateurs et retrouvé une plaque de dédicace datée de 755, ainsi que des traces de peintures sur les murs<sup>[18]</sup>. Enfin, des cartes postales du début du XX<sup>e</sup> siècle montrent que des éléments de cloître ont longtemps subsisté.

Si la communauté sammielloise s'est déplacée, le culte michaélien s'est maintenu dans des lieux élevés de Lorraine et d'abord dans des chapelles hautes dans la tradition carolingienne, à commencer par celles des cathédrales de Metz, de Toul et de Verdun. Le cas le plus révélateur est celui de la cathédrale de Metz. En 964, l'évêque Thierry de Metz fit élever une tour carrée à deux étages, la *turris super sanctum Michaelum* : si le second étage était affecté aux cloches, le premier était occupé par deux salles voûtées, la première conservait les chartes et trésor de l'évêque, tandis que la seconde, ouverte sur la nef et séparée de celle-ci par une balustrade de pierre, accueillait une chapelle Saint-Michel qui disparut dans les travaux de 1269. La proximité des cloches est intéressante : leur son était réputé comme saint Michel faire fuir les démons et

porter la prière des prières. Au X<sup>e</sup> siècle, Jean de Gorze y rendit visite à Roland, chantre de la cathédrale, qui y priaît la nuit et célébrait la messe à cet autel<sup>[19]</sup>. Le cérémonial de la cathédrale précise qu'aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles un cierge brûlait en permanence lors de la Saint Michel devant l'autel de la chapelle dont les murs étaient recouverts de soieries<sup>[20]</sup>. Ajoutons que des églises abbatiales ou canoniales se dotèrent aussi de chapelles hautes Saint-Michel; tel fut le cas de Saint-Clément de Metz, de Saint-Remi de Lunéville, de Notre-Dame de Ligny, de Saint-Maur et de Sainte-Marie-Madeleine de Verdun.

En dehors des églises, des chapelles Saint-Michel sont aussi érigées sur des hauteurs à vocation défensive surplombant les villes. À Toul, l'évêque saint Gérard consacra l'église Saint-Michel sur un mont élevé, le Mont-Bar appelé aussi le Mont-Saint-Michel. Une chapelle construite peut-être dès le VIII<sup>e</sup> siècle par l'évêque Bertalame et attestée au XIII<sup>e</sup> siècle se trouvait sur une butte dominant Belleville au nord de Verdun, dénommée « Saint-Michel ». À l'ouest d'Épinal, une chapelle sur une hauteur fut édifée au XV<sup>e</sup> siècle. Un peu plus loin des villes, on peut citer Saint-Michel de Beuvange, à 10 kilomètres de Thionville, dépendant aujourd'hui de la commune de Volkange (Moselle) érigée vers 1250 sur une butte par un chevalier Guerlach de Neuersbourg revenu lépreux de la croisade; la butte a pris le nom de mont Saint-Michel. La chapelle a été reconstruite en 1455, il n'en reste que quelques pans de murs<sup>[21]</sup>.

L'archange veillait aussi sur les points de passage: Saint-Michel-sur-Meurthe tire son nom d'une chapelle sur un promontoire surplombant la vallée, et le Léomont domine l'ancienne route de pèlerinage de Lunéville à Saint-Nicolas-de-Port, sur une ligne de partage des eaux entre la vallée de la Meurthe et celle du Sânon. Saint Michel est en effet également associé aussi à l'eau: le miracle de Colosses fait de lui le protecteur contre les eaux destructrices, tandis qu'une source a jailli au Monte Gargano et au Mont-Saint-Michel, lui-même entouré d'eau. En Lorraine, ce lien avec l'élément liquide est important, probablement plus qu'ailleurs. Ainsi l'évêque saint Gérard aurait fait couler une source après avoir fondé Saint-Michel à Toul. Des fontaines se trouvent en contrebas des chapelles Saint-Michel du Léomont et d'Épinal. Les paroisses de Saint-Michel de Tourailles-sous-Bois (Meuse), de Brouderdorff (Moselle) et des Vallois (Vosges) possèdent des sources réputées miraculeuses: celle de Brouderdorff étant considérée comme capable de faire tomber la fièvre, celle de Tourailles d'annoncer l'avenir d'un malade: si son vêtement posé à la surface flottait, il annonçait sa mort prochaine. Saint Michel protège les ponts de Brouderdorff, de Rembercourt-aux-Pots (Meuse) et de Nomeny<sup>[22]</sup>.

S'il n'y a pas de réel pèlerinage à saint Michel en Lorraine, les Lorrains se rendaient dans ses autres sanctuaires. Le Monte Gargano en Italie était ainsi

bien connu des Lorrains : Adson de Montier-en-Der dans la vita de Frodobert expliquait que le pape Hadrien I<sup>er</sup> y envoyait les repentants en pénitence. Plusieurs Lorrains y sont attestés au haut Moyen Âge : outre Vuolfoald à l'origine de Saint-Mihiel, l'évêque Maddalvée de Verdun vers 757, Jean de Gorze vers 930, l'abbé Nanterre de Saint Michel vers 1020<sup>[23]</sup>. En 1531 encore, dom Loupvent, moine de Saint-Mihiel, est allé en pèlerinage en Terre Sainte : s'il ne s'est pas arrêté au Monte Gargano, il passa le 4 juillet au large et tint à le souligner « nous vîmes au loin la belle, grande et haute montagne de Gargano, où se trouve l'endroit même où saint Michel apparut lorsque le taureau fut atteint de la flèche tirée par son maître qui était à sa recherche. Ce dit endroit situé en haut du mont se dit en italien l'Angelico. Plus bas, au pied de la montagne, est la bonne ville munie de hautes tours et à l'abri d'imposantes murailles, appelée Manfredonia, anciennement Siponte ». Ses propos sont illustrés par un dessin<sup>[24]</sup>.

À la fin du Moyen Âge, le Mont-Saint-Michel semble davantage retenir l'attention, même si on n'a pas relevé en Lorraine de traces d'enseignes comme dans d'autres régions, mais on trouve néanmoins dans les textes quelques exemples significatifs : le cardinal de Bar évêque de Verdun († juin 1430) avait demandé par testament qu'on fasse pour lui un pèlerinage au Mont-Saint-Michel. Dans l'église du hameau de Saint-Étienne, près de Vitry-le-François, une épitaphe mentionne un certain Antoine, tanneur de cuir à Metz, décédé en 1507 au retour d'un pèlerinage au Mont. Les archives de l'hôpital d'Argentan révèlent qu'au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, 25 % des pèlerins se rendant au Mont-Saint-Michel étaient Lorrains, tandis qu'à l'abbaye de Chelles avait été fondée une chapelle Saint-Michel destinée aux pèlerins lorrains et champenois<sup>[25]</sup>. De surcroît, la Lorraine a été traversée par des vagues de pèlerinages d'enfants se rendant massivement en Normandie entre 1455 et 1462. Venu des diocèses de Mayence, de Strasbourg et de Bâle dans un contexte d'espoir de renouveau de croisade, de crainte face à l'avenir, ils voulaient accompagner de leurs prières les croisés qu'ils souhaitaient voir partir en Terre Sainte<sup>[26]</sup>. On retrouve ainsi le rôle de saint Michel associé au combat contre les ennemis de la foi et aux fins dernières, dans une démarche eschatologique.

## La signification de saint Michel

Qualifié d'Archistratège dans le monde orthodoxe, ce dernier est présenté dans le chapitre 12 de l'Apocalypse jetant à terre le dragon. Il apparaît ainsi sur le grand sceau de Saint-Mihiel (1220) et les enluminures du lectionnaire d'offices de Saint-Vannes de Verdun (XII<sup>e</sup> siècle) et de l'évangélaire de Remiremont (XIII<sup>e</sup> siècle)<sup>[27]</sup> : un jeune homme beau, imberbe, aux longues ailes blanches et bleues, revêtu d'une tunique rouge surmontée d'un manteau. Il porte parfois

une aube, mais aussi une dalmatique ou une étole de diacre, un vêtement liturgique qui rappelle le combat spirituel des hommes d'Église armés de la prière et des sacrements, car ses armes ont surtout une valeur symbolique. Il enfonce sa lance dans la gueule d'un démon qu'il foule aux pieds et cette lance a souvent l'apparence d'une croix de procession. Il arbore parfois une épée qui rappelle l'épée de justice de la Bible, tandis que le bouclier, plus fréquent, est symbole de la foi dans la tradition paulinienne. À la fin du Moyen Âge, il apparaît en Lorraine plus semblable aux combattants de l'époque : il porte une armure complète sur la statue de Nomeny (XIV<sup>e</sup> siècle), l'enluminure du livre d'heures de Madeleine d'Azay de Nancy (vers 1508), l'affiche d'indulgence de la chapelle Saint-Jean-Baptiste de Saint-Mihiel (1502) et les heures à l'usage de Toul conservées à Besançon (vers 1500)<sup>[28]</sup>, mais c'est une armure fantaisiste, à la différence de saint Georges dont l'armure est plus réaliste, car son combat est avant tout spirituel. À l'inverse de saint Georges, il n'est en Lorraine – comme dans le reste de l'Occident – pas représenté à cheval alors qu'il peut l'être sur des fresques et des icônes orthodoxes. Le démon est figuré sous forme d'un dragon avec un visage et un corps humain, tout en étant doté de longues pattes griffues, de longues oreilles, d'yeux démesurés, d'une gueule ouverte qui appartiennent au monde animal. Le dragon est jeté à terre et maîtrisé : il n'est pas tué ou massacré car le combat n'est pas achevé, il se poursuit jusqu'à la fin des temps mais saint Michel est déjà vainqueur.

Saint Michel intervient en effet surtout lors du Jugement dernier comme le rappelle l'Apocalypse. Ce thème est très marqué à la fin du Moyen Âge où la mort est omniprésente et envahit les représentations artistiques. Il figure dans les scènes de Jugement dernier à l'église de Sillegny<sup>[29]</sup> : il maîtrise le démon et porte la balance à deux plateaux destinée à peser les âmes. La balance devient l'un de ses attributs qu'il présente sur l'enluminure du livre d'heures de René d'Anjou et du graduel de Saint-Dié<sup>[30]</sup> ; cet objet lui vaut le patronage des fabricants de balances et de tous ceux qui s'en servent : épiciers, fromagers, mesureurs de grains, apothicaires, voire étuviers car les âmes dans les plateaux semblent être dans une cuve. Doux et protecteur, il figure aussi comme guide des âmes et comme prévôt du paradis dont saint Pierre garde la porte (ce qui explique son association au premier apôtre) sur les fresques des chapelles du Vieux Aître de Sepvigny (Meuse) et de Saint-Michel d'Épinal : il conduit les âmes au Paradis, à l'allure de château fortifié.

Saint Michel intervient aussi lors du jugement particulier de l'âme au moment de la mort. Ce thème est déjà présent au haut Moyen Âge comme l'évoque l'enluminure d'Irmengarde qui veut assurer le salut de son défunt époux Werner, ainsi que par le maintien d'une vocation funéraire au Vieux Moustier de Saint-Mihiel. Mais saint Michel est davantage invoqué à la fin du

Moyen Âge pour éviter la mort subite en état de péché, par les agonisants pour obtenir une bonne mort et raccourcir le temps de purgatoire, ce qui explique pourquoi il figure en bonne place dans les *artes moriendi*, ces arts de bien mourir, qui fleurissent aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, dans l'ensemble de l'Occident et peut-être davantage dans les terres d'Empire. Il figure ainsi souvent dans les tombeaux protégeant l'âme du défunt, prêt à la défendre face au diable, comme il a défendu celle de Moïse face au diable selon l'épître de Jude. Au 7<sup>ème</sup> pilier de la cathédrale de Metz, la fresque funéraire du chanoine Jacques Poulain (†1379) montre l'archange prenant dans ses bras l'âme du défunt et repoussant le diable<sup>[31]</sup>. À Nancy, l'église des Cordeliers conserve le tombeau d'Henri de Blâmont comte de Salm (†1331) et de son épouse Cunégonde de Linange, inhumés dans l'abbatiale de Saint-Sauveur-en-Vosges; sur le côté figurent une vingtaine de saints dont saint Michel, près de la tête des défunts, serrant dans ses bras l'âme du comte, sous la forme d'un petit enfant nu qui se blottit avec confiance contre lui<sup>[32]</sup>. Dans les heures de Lorette d'Herbéviller (†1455), saint Michel porte les âmes de ses deux époux successifs: Geoffroy d'Esch († 1439) et Renaud le Gournay († 1466)<sup>[33]</sup>.

## Conclusion

En Lorraine, le culte de saint Michel est bien présent même s'il n'y a pas de sanctuaire de pèlerinage; les attestations sont moins nombreuses que pour d'autres saints comme saint Nicolas: ainsi, à titre d'exemple, on ne possède que 6 vitraux médiévaux de lui contre une vingtaine pour saint Nicolas. Le culte est marqué par des influences impériales, françaises, italiennes, révélatrices de la position de la Lorraine, « terre d'entre-deux », au sein de l'axe lotharingien. Le culte prend des formes classiques comme le montrent les lieux de culte aériens, mais présente aussi des particularités. Saint Michel semble davantage associé à la mort et à l'eau, il apparaît dans l'iconographie sans doute moins impressionnant que dans d'autres contrées: plus protecteur, il semble veiller davantage sur les défunts à l'heure de la mort et les guidant vers le paradis. Son culte perdure à l'époque moderne malgré la remise en cause du culte des saints dans le protestantisme. Dans le catholicisme post-tridentin, une part plus grande est faite à l'ange gardien, mais saint Michel reste présent en Lorraine, tête de pont de la dorsale catholique, qu'il protège contre les ennemis de la foi, peut-être sous l'influence des Jésuites; son culte est aussi encouragé sous Stanislas comme le montrent les statues qu'il fit ériger à Notre-Dame-de-Bonsecours et à Saint-Jacques de Lunéville. Le culte a connu un renouveau aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, notamment après la vision et la prière de Léon XIII, et en Lorraine, il fut associé au développement du johannique: il était un substitut de Jeanne d'Arc avant sa béatification, telle l'église du Bois-Chenu consacrée initialement sous son vocable en 1883. Il figure enfin sur de nombreuses représentations de

Jeanne d'Arc écoutant ses voix dont l'une des plus belles est sans doute celle de l'église Sainte-Jeanne d'Arc de Lunéville.



## Notes

- [1] C. GUYON, « Le culte de saint Michel dans la France de l'Est », *Ex animo*, Mélanges d'histoire médiévale offerts à Michel Bur, réunis par P. Corbet et J. Lusse, Langres, 2009, p. 437-518.
- [2] *Culte et pèlerinage de saint Michel en Occident: les trois monts dédiés à l'archange*, actes du colloque du Mont-Saint-Michel et de Cerisy-la-Salle, réunis par P. Bouet, G. Otranto et A. Vauchez, Rome, 2003, p. 8 et suivantes.
- [3] C. LAMY-LASSALLE, « Sanctuaires consacrés à saint Michel en France des origines à la fin du XI<sup>e</sup> siècle », *Millénaire monastique du Mont-Saint-Michel, Culte de saint Michel et pèlerinage au Mont*, Paris, 1970, t. III, p. 114.
- [4] M. GAILLARD, M. GOULLET et A. WAGNER, « Traduction de la chronique de Saint-Mihiel (XI<sup>e</sup> siècles) », *Retour aux sources, textes, études et documents d'histoire médiévale offerts à Michel Parisse*, Paris, 2004, p. 999.
- [5] M. JACQUOT, *Christianisation et cadre de la vie religieuse au nord-ouest du diocèse de Toul*, thèse de doctorat soutenue à Nancy II sous la dir. de M. Bur, 2003, p. 113-114.
- [6] AD Meuse, 15 H 3.
- [7] M<sup>sr</sup> J.B. PELT, *Liturgie et études sur la cathédrale de Metz (V<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles)*, Metz, 1937, t. I, p. 89.
- [8] Manuscrit conservé à la bibliothèque du patrimoine de l'Institut catholique de Lille, Ms. I; il est actuellement mis en vente.
- [9] H. COLLIN, « Cons-la-Granville, le château et le prieuré Saint-Michel », *Congrès archéologique de France*, Les Trois Evêchés et l'ancien duché de Bar, Paris, 1991, p. 79-93, et C. MUNIER, Léon IX et Walscheid, Sarrebourg, 2002, p. 34.
- [10] C. BEAUNE, *Naissance de la nation France*, Paris, 1985, p. 190-191.
- [11] P. TISSET, *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc*, Paris, 1970, t. I, p. 72, 73 et 138, et P. CONTAMINE, « L'archange saint Michel dans la spiritualité de Jeanne d'Arc », *Culte et pèlerinage*, *op. cit.*, p. 366 et 381.
- [12] AD Moselle, G 2364, cf. C. GUYON, « Saint Michel », *Splendeurs du christianisme, art et dévotions de Liège à Turin*, Catalogue de l'exposition de l'ANR Lodocat (axe lotharingien/dorsale catholique), Musée de la Cour d'Or à Metz, sous la dir. d'A. Adrian, C. Guyon et F. Tixier, Paris, 2018, n°21.

- [13] J. DE LISLE, *Histoire de la célèbre et ancienne abbaye de Saint-Mihiel*, Nancy, 1757, p. 111, et L. Germain, « Notes sur la tombe d'Isabelle de Musset », *Mémoires de la Société d'Archéologie lorraine*, 1886, p. 59.
- [14] A. ENGEL et R. SERRURE, *Traité de numismatique du Moyen Âge*, Paris, 1905, t. III, p. 1053.
- [15] AD. Meurthe-et-Moselle, B 4161, B 6633 et B 9525. Dans l'abbaye de Saint-Mihiel, le prénom Michel est peu courant parmi les profès mais l'est tout de même plus qu'au sein de la congrégation de Saint-Vannes ; sur les 2635 profès relevés par Noëlle Cazin dans la congrégation entre 1606 et 1789 il n'y a que 31 Michel soit 1,1 % ; mais on trouve 10 occurrences à Saint-Mihiel sur 385 profès (soit un peu plus avec 2,5 %) : nous remercions Noëlle Cazin de cette aimable information.
- [16] M. BAYLE, « L'architecture liée au culte de l'archange », *Culte et pèlerinage*, *op. cit.*, p. 450-451.
- [17] M. GAILLARD, M. GOULLET et A. WAGNER, « Traduction de la chronique », *art. cit.*, p. 1002.
- [18] Dom A. CALMET, *Notice de la Lorraine*, Lunéville, 1840, t. II, p. 100-101.
- [19] M. PARISSÉ, *La vie de Jean de Gorze, présentation et traduction*, Paris, 1999, p. 59.
- [20] M<sup>re</sup> J-B. PELT, *Liturgie*, *op. cit.*, p. 120.
- [21] R. GERBER, « La chapelle Saint-Michel et son pèlerinage », *Revue lorraine populaire*, 1980, n°34, p. 168-169.
- [22] P. FÉRET, *Occupation du sol et peuplement dans la haute vallée du Madon, des origines à la fin du Moyen Âge*, mémoire de maîtrise, Nancy II, 1994, p. 147, et P. MARTIN, *Pèlerins de Lorraine*, Metz, 1997, p. 168.
- [23] M. GAILLARD, M. GOULLET et A. WAGNER, « Traduction de la chronique », *art. cit.*, p. 990 et 1001, et M. PARISSÉ, *La vie de Jean de Gorze*, *op. cit.*, p. 63.
- [24] J. LANHER et P. MARTIN, *Dom Loupvent. Le voyage d'un lorrain en Terre Sainte au XVI<sup>e</sup> siècle*, Nancy, éd. Place Stanislas, 2007, p. 76.
- [25] H. DECAENS, « Saint Michel centre de pèlerinage », *En passant par la Champagne, pèlerins et marchands, Moyen Âge et Renaissance*, livret du visiteur, exposition de la maison du patrimoine de l'agglomération troyenne, Troyes, 2007, p. 41, et P. MARTIN, *Pèlerins de Lorraine*, *op. cit.*, p. 97.
- [26] I. HANS-COLAS, « Les pèlerinages d'enfants vers le Mont-Saint-Michel au XV<sup>e</sup> siècle. Analyse de chroniques allemandes », *Chemins et pèlerins*, actes des rencontres historiques d'Ardevon, sous la dir. de V. Juhel, 2003, p. 166.
- [27] AD Moselle, H 798, BM Verdun, lectionnaire de Saint-Vannes, Ms. 1, fol. 76 v<sup>o</sup>, et Remiremont, Musée Charles Friry, M. I, évangélaire de Remiremont, fol. 19 v<sup>o</sup>.

- [28] AD Meuse, H 114, BM Nancy, Ms. 355, fol. 20 v°, et BM Besançon, Ms. 159, fol. 8 v°.
- [29] P. MARTIN, *Sillegny, la Sixtine de la Seille*, Metz, 2013, p. 38-49.
- [30] British Library, Ms. Egerton 1070, fol. 103 r°, et BM Saint-Dié, Ms. 74, fol. 341.
- [31] A. WAGNER, «Le culte de saint Michel dans l'Empire», *Autour de l'archange saint Michel*, actes du colloque tenu à l'Aiguilhe (Haute-Loire), en août 2009, éd. des Cahiers de la Haute-Loire, 2012, p. 129.
- [32] C. GUYON, «Le tombeau provenant de Saint-Sauveur à la chapelle des Cordeliers», *L'abbaye de Saint-Sauveur-en-Vosges, mille ans d'histoire*, actes du colloque de Saint-Sauveur, réunis par C. Guyon et C. Moulis, Nancy, N° spécial des *Annales de l'Est*, 2010, p. 226-227.
- [33] BnF, Ms. lat. 13279, fol. 1 v°.
- [34] Cf. M. HEROLD et F. GATOUILLAT, *Les vitraux de Lorraine et d'Alsace, Corpus vitrearum*, France, Paris, 1995.